

UNE CARRIERE CHEZ ROURE.

« Quand on entre chez Roure, on meurt chez Roure »

Cette formule traduisait assez bien la philosophie de cette entreprise et la réalité vécue par la plupart des membres du personnel . En ce qui me concerne, j'ai intégré l'usine le 1^{er} juillet 1963, alors qu'elle s'appelait encore : « Roure Bertrand fils et Justin Dupont » ; en réalité, elle appartenait déjà au groupe Hoffman-Laroche, à la suite d'un accord tenu secret, selon lequel les deux frères François et Louis Amic , les fils d'une fille Roure, avaient vendu leurs parts.

J'aurais dû entrer dans le secteur de la recherche, selon ce qui avait été prévu, dans les premiers contacts, mais le responsable de la production, Charles Bernard, est décédé ; Monsieur François Amic m'a alors demandé de commencer le 1^{er} juillet, comme adjoint du fils, Pierre Bernard, qui a pris le poste de son père.

L'effectif de l'entreprise, sur le site grassois, a varié, tous personnels confondus, de 163 à 450 dans les grandes années, pour retomber à 260-280, quand j'ai pris ma retraite.

Sur le plan social, dans cette période florissante, les vieilles méthodes étaient encore appliquées : outre les treize mois et demi de salaire et la gratification de fin d'année, on touchait, tous les trois mois, une participation au chiffre d'affaires, variable selon l'ancienneté de service. Par ailleurs, la promotion dans les services combinait l'ancienneté et le mérite, en sorte qu'un employé, entré au plus bas de l'échelle, pouvait espérer finir comme chef de laboratoire, pour une femme, ou chef de service pour un homme.

A contrario, les catégories d'employés étaient bien déterminées et immédiatement perceptibles :

- en bleu, les ouvrières et ouvriers
- en gris, les chefs de service et agents de maîtrise
- en blanc, les ingénieurs et les cadres

Dans cette dernière catégorie, on distinguait soigneusement les ingénieurs qui portaient ce titre parce qu'ils sortaient d'une école (l'école de chimie de Marseille, en particulier) et les cadres venus de l'université, comme moi : bien que remplissant des fonctions d'ingénieur, on me présentait comme « collaborateur ».

En ce qui concerne la production, dont j'étais le responsable en second, elle a atteint, dans les décennies 70-80, des sommets, en dehors de la période du choc pétrolier 1973-74. Nous avons traité jusqu'à 100 tonnes de jasmin par an, 100 tonnes de mimosa, 70-80 tonnes de rose ! Nous étions devenus le plus gros producteur de produits naturels et étions à l'origine des parfums qui connaissaient le plus grand succès : Opium, Loulou, Poison, Kouros...

Nous étions débordés par l'exiguïté des locaux, et, à certains moments, un embouteillage terrible se produisait, avec l'arrivée successive, à partir de février, du mimosa sauvage, du genêt, des feuilles de violette, de la fleur d'oranger, de la rose, de l'œillet, du jasmin enfin, qui régnait en maître de juillet à octobre. Il faut ajouter que nous traitions aussi des matières premières sèches (mousses, ciste, patchouly...), des herbes et des plantes (lavande, sauge sclarée, géranium...) ou encore des racines (iris, vétiver...).

J'étais donc responsable de quatre ateliers et de quatre salles de mélanges :

- l'atelier d'extraction (les « hydros », en jargon du métier), absolument énorme,
- le distilloir
- l'atelier des absolues qui transforme les concrètes

- « l'usine B », atelier de transformation physico-chimique des produits, avec distillation et fractionnement.

Les échantillons témoins des produits obtenus étaient stockés dans un réfrigérateur, à température constante, véritable trésor qui contenait jusqu'à mille produits différents ; ils faisaient l'admiration et suscitaient l'envie des parfumeurs lorsqu'ils visitaient l'usine.

Quant aux salles de mélanges, il s'agissait de

- la salle des Extraits (Composition de Parfumerie)
- la salle de Mélange des Essences
- la salle des Arômes Alimentaires
- la salle de Mélange des absolues, encore appelés « communelles »

Les Laboratoires de Recherches étaient dotés d'appareils de plus en plus sophistiqués sur les deux sites de l'entreprise : Grasse, mais aussi Argenteuil, spécialisé dans la chimie. Roure ayant acheté douze hectares de terrain au Plan de Grasse, il fut, un moment question de regrouper les deux sites sur cette implantation. Mais les « parisiens » firent de la résistance et le projet échoua. Il y eut donc deux centres de recherches, l'un le L.R.T.(laboratoire de recherche technique) à Argenteuil, l'autre le L.R.G. (laboratoire de recherche de Grasse), installé d'abord dans l'usine, puis dans un bâtiment tout neuf, construit à la Marigarde. En 1968-69, on a embauché au centre de recherche jusqu'à 49 personnes.

C'est dans ces laboratoires que furent créés de nouveaux produits baptisés « artessences » qui ont la même composition que les produits naturels, mais qui reviennent moins cher. L'introduction de 20% d'artessence dans 80% de naturel, permettait de livrer certains clients plus soucieux du prix que de la stricte appellation naturelle pure .

Mais, malgré ces progrès techniques, l'usine grasseoise était condamnée par la conjonction de plusieurs facteurs :

- l'exiguïté des locaux et l'impossibilité de s'agrandir depuis l'échec du déplacement au Plan de Grasse.
- Le coût des fleurs et la difficulté de s'en procurer à cause à la fois de la concurrence des autres parfumeries qui se disputaient les fournisseurs, et aussi de la disparition progressive des terres cultivées en fleurs, vendues à des promoteurs immobiliers.
- La stratégie fluctuante des dirigeants de l'Usine de Grasse, qui n'a plus de directeur sur place à partir de 1988 . Hoffman-Laroche exige la fusion avec Givaudan, et après « Roure S.A », l'entreprise devient « Givaudan-Roure ».

Lorsque Hoffmann-La Roche estime Qu'une marge bénéficiaire inférieure à 16% n'est plus dans ses normes, elle condamne l'usine de Grasse, qui alors n'a plus de raison d'être. Tout est vendu et Roure ferme ses portes à tout jamais. Parti à la retraite en 1994, j'ai eu la chance de ne pas assister au naufrage final.

Ce témoignage de Monsieur Marc STAGLANO a été enregistré à son domicile le 8 avril 2005.